

HISTOIRE D'ICI

Le dernier «triangle rose» se souvient de Buchenwald

Rudolf Brazda fut déporté pour homosexualité. A 97 ans, il raconte

1942-45

Martine Clerc
de retour de Mulhouse (F)

On entre doucement pour ne pas le réveiller. Perdu dans sa veste polaire, Rudolf Brazda fait la sieste sur son fauteuil, une couverture sur les genoux. Autour de lui, dans sa maisonnette de la banlieue de Mulhouse, en Alsace, des portraits d'amis, des peluches. Et une minuscule photo noir-blanc en format timbre-poste qui attire le regard. L'homme se réveille: «C'est Fernand et moi, à la Libération, devant le camp de Buchenwald. La seule photo que j'ai de ce temps-là.» De grands yeux bleus éclairent le visage du retraité lorsqu'il raconte sa vie. Un destin hors du commun marqué par le fer de l'Histoire contemporaine: à 97 ans, Rudolf Brazda est le dernier «triangle rose» connu encore en vie. «Le nazisme, oui j'en rêve encore très souvent», souffle le vieux monsieur.

Déporté pour homosexualité, Rudolf Brazda franchit les portes du camp de concentration de Buchenwald le 8 août 1942. Il a alors 28 ans. Matricule 7952, baraquement 2, et ce petit triangle de tissu rose, cousu pointe en bas, sur sa veste de détenu. Ce symbole indique le motif de détention (rouge pour les prisonniers politiques, vert pour les criminels de droit commun, etc.).

Premier jour à Buchenwald. «Retiens ton souffle!» lui lâche un SS avant de lui plonger la tête dans un bain de désinfectant et de l'y maintenir enfoncée. Rudolf Brazda se débat, avale du produit. Lorsque enfin le SS relâche sa pression, le nouveau détenu est pris d'une violente nausée. Il vomit, sous les rires des maîtres des lieux. On lui arrache encore sa petite croix en or au bout d'une chaînette, un cadeau de son amant, Toni. Déshabillé, rasé de la tête aux pieds, il entame son séjour en enfer, qui durera près de trois ans. Ce citoyen tchèque né en Allemagne en 1913, huitième enfant d'ouvriers, purgera ici sa plus longue peine pour homosexualité, après avoir été emprisonné plusieurs fois déjà avant la guerre, pour la même raison. Une infraction, selon le Code pénal allemand.

A Buchenwald, on réprime, mais on tire aussi profit de la main-d'œuvre que constituent les prisonniers. Comme tous les nouveaux arrivants, Rudolf Brazda est affecté à la carrière du camp. Onze heures



Après la guerre, Rudolf Brazda rencontre Edi, aujourd'hui décédé, avec lequel il construira le pavillon où il vit encore aujourd'hui. VANESSA CARDOSO



«C'est Fernand (à dr.) et moi (à g.), à la Libération, devant le camp de Buchenwald. La seule photo que j'ai de ce temps-là.» DR

par jour, il faut peller pierres et gravats dans des wagonnets, encadré par un kapo violent. «Il avait réservé aux juifs la tâche la plus difficile: celle de tracter les wagonnets, se souvient Rudolf Brazda. Les détenus de droit commun leur donnaient des coups. J'ai vu des gens mourir, écrasés par les wagonnets.»

Le vieux monsieur plisse les yeux quand il fouille sa mémoire. Il raconte aussi le sort de ce «beau jeune homme» qui occupait le lit à côté du sien dans le baraquement. «Il s'était mutilé les yeux avec de l'encre dans l'espoir d'être dispensé de travail. La nuit, il pleurait. Un jour, il a été convoqué à l'infirmerie, il n'en est jamais revenu.»

Utilisés comme cobayes

Rudolf Brazda lui-même a perdu trois dents lors de violences commises par les SS. Mais il reconnaît qu'il a eu une «chance» relative. Le kapo de la carrière l'avait «à la bonne», et même si Rudolf Brazda repousse ses avances, le voilà tout de même affecté à une tâche plus légère. Il est nommé infirmier avant d'intégrer, en 1943, un kommando de couvreurs - son métier - en charge de l'entretien des toitures du camp. Cette activité lui

épargne peut-être les sévices endurés par les homosexuels du camp. Utilisés comme cobayes pour des expériences médicales, beaucoup de «triangles roses» disparaissent soudainement.

Les relations sexuelles à Buchenwald? «Je n'ai jamais subi de viol, explique Rudolf Brazda. J'ai eu des relations quand j'en avais aussi envie. Au camp, comme en prison, beaucoup d'hommes, même hétéros, ont des pratiques homosexuelles en raison des circonstances.» Avril 1945, tout s'accélère. Les Allemands évacuent le camp et c'est le début des marches forcées, dont peu reviennent vivants. Rudolf Brazda parvient à y échapper.

Et c'est la Libération! L'homme décide alors de rejoindre Mulhouse, suivant Fernand, un communiste avec lequel il s'est lié d'amitié. Aujourd'hui, Rudolf - qui ne parle qu'allemand - est devenu Français. Et c'est là, en Alsace, qu'il puise ses plus beaux souvenirs. «Toute la vie avec mon Edi!» s'enflamme-t-il. «Son Edi», connu à un bal au début des années 1950. Compagnon avec lequel il a construit le pavillon où les deux hommes ont vécu et que le nonagénaire habite encore aujourd'hui, après la mort de son ami en 2003.

Son passé de «triangle rose», il n'en témoigne que depuis 2008. A Berlin, est inauguré le mémorial pour les dizaines de milliers d'homosexuels persécutés par les nazis. On croit alors que le dernier survivant des «triangles roses» est déjà décédé. Erreur. Rudolf Brazda se manifeste. Il raconte aujourd'hui avec fierté: «J'ai été invité à Berlin avec le maire de la ville pour une cérémonie consacrée au nouveau monument. J'ai aussi inauguré la Gay Pride.» Depuis, le nonagénaire prend la parole autant que sa santé le permet. «L'homosexualité fait partie de la nature, il faut l'accepter. Je veux montrer qu'on est des gens «normaux», et que l'on doit être accepté comme on est.»

Rudolf Brazda et son biographe, Jean-Luc Schwab, donneront ce soir à 19 h 30 une conférence à Dialogai, à Genève, pour le vernissage de l'exposition «Se souvenir pour refuser l'oubli», organisée par l'association Les oubliés de la mémoire. Rue de la Navigation 11-13. www.dialogai.org

Rudolf Brazda, itinéraire d'un triangle rose, de Jean-Luc Schwab, Ed. Florent Massot.

Rétrovisseur

«Tarquin, dégage!» ou quand l'Histoire bégaie

Laurent Flutsch
Directeur du Musée romain de Lausanne-Vidy



Avant pris le pouvoir par la force en 534 avant notre ère, le roi romain Tarquin, dit le Superbe, «ne pouvant compter sur l'affection des citoyens, devait régner par

la terreur. [...] Il pouvait ainsi mettre à mort, exiler, priver de leurs biens ceux qui lui étaient suspects ou qui lui déplaisaient.» En vingt-cinq ans de règne, lui et sa famille, notamment son fils Sextus, multiplièrent les exactions et les crimes, jusqu'au jour de 509 où le peuple se souleva. Lâché par l'armée, Tarquin dut s'exiler d'urgence avec tout son clan. «Au milieu du tumulte général,

son épouse Tullia s'enfuit de son palais sous les exécrations de la foule.» Ainsi naquit la République: «Le peuple romain était désormais libre.» Du moins le croyait-il. Très vite, le pouvoir fut confisqué par une oligarchie patricienne qui réduisit la plèbe à la misère. Et en 495, nouvelle révolte: «La grogne ne couvait que trop d'elle-même, quand le malheur d'une de ces tristes victimes fit

éclater l'incendie.» Maigre, en haillons, hirsute, «un vieillard se précipite sur le forum, couvert de marques»; il raconte qu'il a perdu tous ses biens, qu'il est accablé de dettes, que son créancier l'a molesté. «A ces paroles, un grand cri s'éleva; le tumulte ne se borne plus au forum, il se répand dans toute la ville [...]. Partout la sédition rencontre des soutiens; les rues sont remplies

de troupes nombreuses qui se rendent, en poussant des cris, au forum.» Le peuple romain, qui est informé des modèles démocratiques grecs, réclame des droits. Réuni dans l'urgence, le Sénat est divisé, certains prônant la répression brutale, d'autres la conciliation. L'autorité tente d'enrôler les jeunes dans l'armée, mais «la foule clame qu'il n'est plus possible de

tromper le peuple; que les soldats veulent combattre pour une patrie, pour des concitoyens, non pour des tyrans.» A la fin, la plèbe obtient gain de cause. Oppression, misère, manifestations, révolution: l'histoire s'est répétée cent fois, et bien avant Facebook.

Tite-Live (59 avant - 17 après J.-C.), Histoire romaine, livres I et II